

Natalia Golovkina, *Elisabeth de S*, ou l'histoire d'une russe***, YMCA éditions avec l'aide de l'INALCO, 2025, préface de Catherine Géry, essai biographique de Galina Subbotina. Prix 19 Euros

Il s'agit d'un roman épistolaire édité en 1802 à Paris aux éditions Ducauroy en langue française et sans nom d'auteur ; il est mentionné « l'Histoire d'une russe publiée par une de ses compatriotes ». L'ouvrage fut publié, traduit en Russe, en 1803 et traduit en espagnol quelques années plus tard. Ce livre est paru à la même époque qu'un autre roman épistolaire « *Corinne* » de Louise-Germaine de Staël.

Le livre de Natalia Golovkina se situe à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles à un moment où la médiation du français apparaît dans les textes des premières écrivaines russes souvent issues de l'élite aristocratique. La langue française a permis à ces pionnières, écrivaines russes, d'exprimer les sentiments amoureux et les émotions. La langue française fournit une sorte d'écran à ces écrivaines pour contourner certains interdits culturels ou sociaux.

Un essai biographique est proposé par Galina Subbotina. Nous apprenons que Natalia Golovkina est née Izmaïlova vers 1765, elle mourut en 1849. On connaît peu la jeunesse de Natalia, elle est environnée de secrets de famille, dans la cour impériale russe, à l'époque qui suivit le règne de Catherine II et de Paul III. Le père de Natalia étant tombé en disgrâce ne revint que tardivement à la cour. Il se fit remarquer à la fin de sa vie en affranchissant ses serfs, les autorisant à devenir fermiers libres, ce qui n'était pas encore dans l'esprit du temps. Natalia perdit sa mère à l'âge de 8 ans et fut ensuite élevée par une tante et une cousine. Dans le contexte de l'époque, d'autres membres de la famille Izmaïlov ont tenté de se faire reconnaître dans la société aristocratique en maniant la plume, ce fut le cas de l'écrivain Wladimir Izmaïlov. En 1790 Natalia épouse Fédor Golovkine : ils sont tous deux issus de puissantes familles russes mais ont perdu leur rôle à la suite de persécutions politiques. Fédor Golovkine appartient au cercle intime de Catherine II, mais il perdit son crédit et subit un exil diplomatique à Naples en tant qu'ambassadeur de Russie. Natalia l'accompagna. Elle se passionna pour l'art et l'opéra mais on lui conseilla de ne jamais parler politique au royaume de Ferdinand et de Marie-Caroline. À la suite d'une maladresse diplomatique Golovkine acheva sa mission et fut rappelé en Russie, la tsarine envoya le couple en exil dans une petite ville d'Estonie. Les années qui suivent voient les époux beaucoup voyager en Europe entre 1808 et 1810 et faire des séjours dans des villes d'eaux. Les époux se séparent cependant. Fédor s'installe à Paris, Natalia rentre en Russie. Dans leurs périple littéraires divers en Europe, Fédor et Natalia rendirent visite à Mme de Staël à Coppet. Natalia demeura passionnée par les projets culturels et écrivit plusieurs romans et s'adonna au théâtre (et à la mise en scène).

L'ouvrage de Natalia comporte XXIII lettres organisées en trois parties. Ce roman épistolaire porte le prénom de Elisabeth (ou Elisaveta), l'absence du nom de famille a pour but de donner de la crédibilité à l'histoire : dissimuler le nom de famille suggère que l'autrice veut cacher une histoire réelle.

Par précaution, l'autrice a noté en exergue du livre une citation de La Fontaine : « J'avais prévu ma chute en montant sur le faîte, m'y étant trop complu ; mais qui n'a dans la tête un petit grain

d'ambition ? » (*Le berger et le Roi*). La dédicace est ensuite adressée à son époux Fédor. Dans le manuscrit, les lettres émanent d'Elisabeth et de plusieurs personnages de son entourage supposé.

Les lettres, quoique non datées, s'étendent sur une période qui se déroule, semble-t-il, entre 1789 et 1796 (date de la mort de la tsarine). Elles comportent plusieurs destinataires : Lady Stanley, émigrée russe vivant à Londres, la comtesse de S. installée en Russie au « château de *** », sa fille Elisabeth de S, sa jeune cousine Sophie, Lady Henriette Crawfort, Sir Henry Gordon, Lady Eudoxie Hervey d'origine russe, Antoine, M. Heck son précepteur, Louis domestique d'Antoine, Mlle de Glébine, sa mère et son frère Sergeï, leur amie Alexandrine fille d'un ambassadeur et général de l'armée russe, Anastasie, tante d'Alexandrine

Les lettres sont échangées entre St Petersburg, la campagne russe (un château non localisé), Vienne, Londres et à la fin de l'ouvrage Florence.

Au début des échanges de correspondance, Elisabeth est âgée de 17 ans, Sa mère, veuve de 45 ans a emmené sa fille à la campagne mais souhaite parfaire son éducation avant qu'elle ne soit présentée dans le monde c'est-à-dire à la cour à St Petersburg. Elisabeth est promise en mariage à Antoine, jeune aristocrate pour qui elle a une grande inclination. Le jeune homme doit voyager en Europe et parfaire son éducation ; il part à Vienne puis doit se rendre à Florence. Dès le départ d'Antoine, Elisabeth échange de nombreuses lettres avec Lady Hervey son amie et confidente : la jeune fille s'inquiète et espère qu'Antoine ne l'oubliera pas lorsqu'il sera à la cour au milieu de bien des tentations féminines... M. Heck qui accompagne Antoine écrit à la mère d'Elisabeth. Après avoir fait une enquête sur les jeunes personnes qu'Antoine va côtoyer quelques temps, il expose qu'il ne voit pas de danger quant à la fidélité du jeune homme et à la parole donnée à Elisabeth et à sa famille. M. Heck quitte vite St Petersburg pour Vienne.

Les lecteurs et lectrices de cette correspondance apprennent vite qu'à St Petersburg une jeune fille de 25 ans, Alexandrine, fille d'un ambassadeur échange une correspondance avec Mlle de Glebine, cette dernière connaît Elisabeth et la traite de « jeune provinciale » ; Alexandrine qui est une coquette à la recherche d'un mari riche et doté de biens avait jeté son dévolu sur le prince de G., fort riche mais qu'elle n'a pas su prendre dans ses filets. Alexandrine décide alors de faire la conquête d'Antoine, âgé de 20 ans et de le détourner de sa fidélité envers Elisabeth. Plusieurs lettres sont échangées entre Alexandrine et sa confidente Mlle de Glébine. On voit apparaître tous les subterfuges et les mensonges de la coquette dans ses conversations avec Alexandre. Ce dernier, fort naïf, espère la sortir de la tristesse dont elle fait faussement montre. Des lettres régulières sont échangées entre Elisabeth et Antoine, ce dernier est très honnête vis-à-vis de sa fiancée, mais il ne se rend pas compte du fait qu'il est manipulé par Alexandrine ! Antoine finit par réaliser qu'il inspire de l'amour à Alexandrine (c'est ce qu'elle veut lui faire croire), mais il reste fidèle à Elisabeth : il n'est pas question de trahir sa confiance. Les semaines et les mois passent, Alexandrine resserre les mailles de son filet et finit par compromettre Antoine après avoir simulé un malaise dans sa demeure familiale. Des témoins se méprennent sur le rôle d'Antoine qui a voulu la secourir. De ce fait le père d'Alexandrine, après une scène de quiproquo, finit par exiger d'Antoine qu'il épouse sa fille dont il aurait compromis la réputation. Antoine du fait de son éducation fort stricte sur l'honneur se prépare à obéir. Il est dévoré par le désespoir. Il a cessé

d'écrire régulièrement à Elisabeth ; cette dernière s'inquiète. Alexandrine se flatte de son triomphe dans les lettres à sa confidente Mlle de Glébine.

Lorsque Elisabeth et sa mère apprennent la trahison d'Antoine et l'annonce de son futur mariage, le désespoir est total : Elisabeth tombe dans une maladie de « langueur » dont les médecins ont bien du mal à la tirer. La mère d'Elisabeth, la comtesse, continue ses projets pour établir sa fille, la marier et elle s'appuie sur Sir Henry Gordon, une quarantaine d'années, bien connu de la famille et secrètement amoureux d'Elisabeth. Cette dernière, désespérée, voulant obéir au modèle familial et moral de son rang social, finit par accepter ce projet de mariage avec un homme bien établi, bien éduqué et pourvu de patrimoine.

Un coup de théâtre intervient, alors qu'Antoine la mort dans l'âme allait épouser Alexandrine. La date du mariage était fixée, alors un émissaire arrive auprès de l'ambassadeur pour lui annoncer la mort de son fils au combat. Le gouverneur désespéré donne ordre de repousser la date du mariage de sa fille. Pendant les semaines qui suivent Antoine découvre davantage le caractère d'Alexandrine et se rend compte peu à peu de tous les mensonges qu'elle avait construit pour le conquérir. À son désespoir s'ajoute le dégoût. Il décide d'attendre la fin de la période de deuil pour rencontrer Alexandrine et lui dire qu'il souhaite se dédire de sa parole et éviter une union aussi mal assortie. C'est l'époque où la santé de l'ambassadeur s'aggrave. Alexandrine écrit à Mlle de Glébine à propos de sa rupture avec Antoine. Elle se sent humiliée, mais dit-elle, il lui reste à tenter de reconquérir le prince de G. qui s'était fortement intéressé à elle. Elle n'a de cesse que d'imaginer de nouveaux stratagèmes pour l'attirer dans ses filets !

Pendant cette période la comtesse de S. et sa fille Elisabeth sont venues en voyage à Vienne et lors d'une soirée mondaine, Antoine fou de douleur, tente de rencontrer Elisabeth et de lui demander son pardon. L'entretien n'a pas lieu et le jeune Antoine est au désespoir ayant appris qu'Elisabeth est promise à Sir Henry Gordon. Antoine tombe malade et confie son désespoir à M. Heck son précepteur : il écrit « Condamné à supporter le fardeau de mon existence, je bois, goutte à goutte, la coupe amère qui empoisonne ma vie... ». Son chagrin le mène aux portes de la dépression et de la folie.

Pendant ce temps Elisabeth a fait son entrée mondaine dans les salons de St Petersburg. Elle y rencontre un certain succès du fait de sa bonne éducation, de son élégance et de sa discrétion. Elle croit savoir que le mariage d'Antoine et d'Alexandrine a déjà eu lieu et son désespoir est profond. La mort dans l'âme elle attend la date des préparatifs de son propre mariage avec Sir Henry Gordon, mais son cœur reste déchiré en dépit de l'amitié sincère qu'elle voue à Sir Gordon.

À quelques temps de là Elisabeth finit par apprendre que le mariage d'Antoine et d'Alexandrine a été rompu. Mais très vite son espoir de revoir Antoine est entaché de jalousie car elle a entendu parler d'une femme, Mme de Launay auprès de qui il était, dit-on, empressé. Le malentendu continue entre Antoine et Elisabeth, ni l'un ni l'autre ne réussissent à se parler en tête à tête. Partout à Vienne Antoine essaie d'aller dans les réunions, les concerts où il espère rencontrer Elisabeth pour lui parler enfin. Diverses autres occasions de rencontres sont un échec. Une dernière tentative fortuite leur permet d'échanger un instant d'émotion partagée mais pas de parler pour sortir du malentendu qui les sépare.

Pendant ce temps, Alexandrine, qui se flattait avec ses ruses de captiver à nouveau l'attention du Prince de G., revenu d'ambassade à Londres, échoue. Le prince s'est moqué d'elle et de ses coquetteries. Il ne la demande pas en mariage. Elle propose alors à son amie Mlle de Glebine d'épouser son frère Sergeï et de lui apporter ainsi une belle dot. Pour Alexandrine c'est une mésalliance mais c'est une nécessité que de se marier après un échec qui l'a humiliée. On apprend plus tardivement que Sergeï vient de se marier à une « riche négociante ». L'espoir d'Alexandrine s'effondre.

Pendant ce temps on lit les lettres échangées entre Elisabeth et Lady Harvey. Elle est en voyage avec sa mère en Italie à Florence. Est-ce volontairement pour fuir Antoine ? Elisabeth doit, selon les projets de sa mère, retrouver en Italie Sir Henry Gordon. Apprenant son départ en Italie, Antoine désespéré tente de la poursuivre là-bas, sans bien connaître son itinéraire... et de la retrouver pour lui parler ; les hasards du voyage et le destin amènent Antoine à rencontrer enfin Elisabeth dans une auberge-hôtel où elle s'était arrêtée avec sa mère et sa cousine. La rencontre et l'émotion font défaillir Elisabeth. Antoine est renvoyé de façon abrupte, mais il ne cesse de supplier de pouvoir revoir Elisabeth et de solliciter son pardon. Dans l'accumulation des coups de théâtre du récit, on apprend la venue de M. Heck qui arrive à Florence pour prendre des nouvelles de la santé de son élève Antoine et comprendre son état de désespoir. M. Heck sollicite un entretien avec Elisabeth et lui remet toute la correspondance qu'il avait échangée avec Antoine et où ce dernier lui parlait du fond du cœur de tout ce qui lui était advenu depuis sa rencontre avec Alexandrine. Elisabeth lit avec émotion et avidité toutes ces lettres et finit par pardonner à Antoine son égarement. Elisabeth ne sait plus que faire. Au-delà du pardon, elle doit honorer son engagement vis-à-vis de Sir Henry Gordon, comme elle l'a promis à sa mère. Ce dernier arrive à Florence, comprend la situation et le désespoir des deux anciens fiancés. Il rend sa parole à Elisabeth. Après quelques journées de préparatifs, le mariage d'Elisabeth et d'Antoine est célébré en toute intimité dans une chapelle florentine. Parallèlement l'autrice nous fait connaître les malheurs qui s'abattirent sur Alexandrine après les effets de sa mauvaise conduite, de son égoïsme et de ses mensonges mais aussi à propos de Mlle de Glebine qui fut sa complice.

Les lettres rédigées par Elisabeth et par Antoine dénotent les tourments de l'amour et les vertiges de l'introspection dans un esprit romantique qui font songer à *Atala* de Chateaubriand qui fut publié en 1801 et eut un grand succès. De même est-il possible d'évoquer le drame amoureux entre Corinne et Oswald Nevil, dans l'ouvrage de Louise-Germaine de Staël paru en 1807.

Mme de Staël qui connaissait Fédor et Natalia Golovkina avait lu le récit « *Elisabeth de S*** ou l'histoire d'une Russe* », elle avait émis l'hypothèse que bien des aspects de cet ouvrage étaient probablement autobiographiques.

Catherine Chadefaud